

la même nécessité tous les ans, tant que durera la Guerre?

La levée des Troupes Nationales n'est pas sujette à de moindres embarras. Les Roiaumes d'Espagne sont mal peuplez, pour les raisons que chacun connoît; sçavoir, l'acablante multitude de Prêtres, de Moines, & de Nonnes; la stérilité naturelle des femmes Espagnoles, qui peuvent porter des enfans à bonne heure; mais qui finissent aussi d'en faire beaucoup plutôt que les femmes des autres Nations; l'épuisement que la double expulsion des Mores a fait des peuples & des familles chassées d'Espagne; & enfin la sortie que font continuellement du País ceux qui sont envoiez ou qui prennent tous les ans le chemin des Indes ou d'autres País pour leurs intérêts particuliers. Cependant la continuation de la Guerre demande des rejets continuelles; & ce qui semble les devoir rendre bien-tôt impraticables, est qu'on ne voit point encore de quels Allies le Ministre se pourra servir, pour accroître ses forces & pour s'en servir à soutenir la Guerre avec eux. En un autre tems & dans une autre situation d'intérêts & d'affaires, l'Espagne auroit pû conter sur des Troupes Françoises. Aujourd'hui on les empêche positivement d'aller ser-

vir au-delà des Pirennées ; parce que la Cour de Madrid & celle de Paris, & les Rois, quoiqu'Oncle & Neveu, ont des intérêts différens, & d'une conséquence qui ne peut guères être accommodée, par quelque tempéramment que ce soit. On entend bien, que par le Roi de France, je parle de celui qui régné ; non pas de celui qui doit régner ; si Dieu lui conserve la vie, & que des intérêts du premier dont je parle, quand je dis qu'ils sont inaliabes avec ceux du Roi Philippe.

Au défaut d'Alliez François, chacun croioit que le Cardinal Alberoni alloit se servir des sujets de son S. A. R. de Savoie, Roi de Sicile, sous le nom desquels il auroit pû faire enrôler autant d'Italiens & de François qu'il auroit voulu, le Duc aiant des sujets de l'une & de l'autre langue. Tout le monde étoit persuadé que le Cardinal s'étoit assuré de cet Allié, & que celui-ci alloit faire, avec lui, la Guerre à l'Empereur, qui ne l'avoit point encore reconnu pour Roi de Sicile, & n'avoit voulu faire aucune Paix avec lui. Cependant, après avoir tenu toute l'Europe, & le Duc même en suspens sur cette Alliance, le Cardinal se déclara contre lui, envahit la Sicile, & lui fit ainsi connoître ses véritables intentions. On avoit

publié assez hautement que le Cardinal faisoit compte d'emporter le Roïaume de Naples, après s'être rendu maître de celui de Sardaigne. Mais personne n'estimoit qu'il eût besoin, ou qu'il dût se servir de la Sicile, pour se faciliter cette occupation. C'étoit un mystere, que S. E. traitoit secrettement avec le Roi Sicilien, qu'il s'efforçoit de disposer à lui céder amiablement son Isle, moiennant des compensations qu'il lui promettoit ailleurs; mais comme celui-ci ne se déterminoit pas assez-tôt, on jugea à propos de s'en saisir & même de lui faire un crime de ce délai.

On disoit encore qu'il y avoit une autre Ligue formée entre plusieurs Princes, qui devoit donner des Alliez au Cardinal Alberoni, aparemment Auteur, & tout au moins Promoteur principal de cette Ligue. Les Alliez se devoient produire lorsqu'on y penseroit le moins, faire Guerre à outrance à l'Empereur, & chasser les Allemands d'Italie. On vit en ce tems-là paroître un Livre Italien, dont l'Auteur sembloit être la Trompette de cette Alliance, puisqu'il *demonstre aux Princes, & aux Peuples* de ce pais-là, qu'ils ont toujours été libres, dans la vûe, comme on peut croire, de les exciter à rendre à  
leur

leur Patrie *cette même liberté*, dont il veut qu'elle ait jouï dans tous les siècles, dès la fondation de Rome. Mais qu'est-il besoin de leur mettre pour cela les armes à la main ? Il n'y a aucun Prince ou Etat en Italie qui soit aujourd'hui plus esclave & plus maltraité par l'Empereur d'Allemagne, qu'on a principalement en vûe de dépouïller des Provinces & des droits qu'il y possède, que ne l'étoient les Italiens, sous les Empereurs Païens & les Nations barbares, qui ont foulé aux pieds, de la maniere la plus indigne, le *Sénat* & la *liberté Italienne*, comme en sont convaincus tous ceux qui ont lû l'histoire ancienne, quelques Livres nouveaux qu'on puisse faire pour leur persuader le contraire. Les Italiens délicats ne peuvent souffrir les coûtumes grossieres des Allemands, & sont résolus, dit-on, de les chasser de chez eux, sous les auspices des Espagnols. Mais ne sommes nous point au cas des souris conjurées contre le chat ?

On ne devoit pas penser que le Cardinal Alberoni eût jetté les yeux sur des Hérétiques, pour se faire des Alliez contre l'Empereur. Les Espagnols dévots ont tant déclamé contre les Alliez de cette Religion, qui assistoient le Roi Charles,

aujourd'hui l'Empereur, pendant la dernière Guerre, qu'ils ne voudront pas encourir le même blâme. Cependant, il est venu à la connoissance publique, que le Cardinal a recherché une Alliance encore plus dangereuse à la Religion, qui est celle du Sultan, & cela par le moien du Prince Ragozzi, à qui on a sçû qu'il avoit envoie un Ministre, pour résider auprès de lui, de la part du Roi Philippe, & celle de S. E. pour l'informer de l'occupation que donnoit à l'Empereur la Guerre qu'on lui avoit déclaré en Italie, & des avantages que le Grand Seigneur pouvoit tirer de cette diversion en continuant la Guerre contre lui. A la vérité on a lû dans les nouvelles publiques les protestations que le Prince de Cellamare y fit insérer contre cette découverte, comme contre une imposture; mais on n'a point entendu qu'il se soit inscrit en faux contre la Relation que le Journal de Paris a donné du voiage & de l'heureuse arrivée à Andrinople de cet Envoie, & de la Harangue que celui-ci avoit fait au Prince Ragozzi; ce qui ne doit cependant donner aucune idée extraordinaire de la conduite du Ministre, d'autant plus que la Paix suivie entre l'Empereur & la Porte Ottomane à faire cesser tous les sujets

de crainte que pouvoit donner cette correspondance.

Voilà ce qui regarde les Alliez, qu'on sçait que le Cardinal Alberoni avoit ou pouvoit avoir recherché dans la Guerre déclarée à l'Empereur. Voici ceux qu'il a disposé à se déclarer contre lui, & contre S. M. C. à cette occasion; en premier lieu le Roi Georges de la Grand' Bretagne. Celui-ci, comme on a vû, aiant travaillé avec un soin extraordinaire à affermir le repos de l'Europe, & à composer le différend qui restoit à terminer au sujet de la Succession d'Espagne, avoit amené les choses au point d'un accommodement total, en disposant l'Empereur à renoncer à toutes ses prétentions sur les Roïaumes d'Espagne & les Indes, moyennant la cession du Roïaume de Sicile. La France s'étoit engagée à procurer, & étoit entrée dans la garantie de cet accord. Cependant il n'y eût pas moyen, comme on a vû, de tirer le Cardinal à consentir à cette pacification, ce qu'on attribuoit alors à l'excessive confiance qu'il avoit conçûe des grandes forces qu'il avoit mis sur pied, ou à une répugnance, qu'ordinairement les grands hommes, de revenir en public de leurs préjugés, parce qu'on prend de-là occasion de les condamner.

damner, comme s'étant apuiez sur des fondemens incapables de les faire subsister.

Il parût néanmoins, à juger des premières démarches, que sa confiance s'étoit effectivement trouvée mal fondée, puisqu'au premier essai qu'il fit de ses forces, qu'il croioit si grandes, la Flotte fut quasi entièrement défaite en Sicile. Ces créatures, pour en diminuër la perte & empêcher qu'on ne sçût la vérité du fait en Espagne, faisoient retentir, coup sur coup, & repliquer dans les nouvelles publiques, la prise de Palerme & de Messine, & la joie avec laquelle les Siciliens avoient reçu & venoient en foule au-devant des Espagnols. Mais comme il étoit impossible de toujours céler la vérité, le Cardinal jugea enfin à propos de faire composer une lettre, en son nom, adressée à l'Ambassadeur d'Espagne à Londres, par laquelle on faisoit de grands reproches aux Anglois d'avoir, sans aucun motif, nécessité, ou prétexte, abusé du caractère de Médiateurs, qu'ils avoient pris & ataqué des gens qui les considéroient comme amis, & ne se défioient point d'eux.

On sçait que Mr. le Cardinal Alberoni connoissant combien il importe à un premier

mier Ministre d'avoir un Secrétaire capable de bien tourner les Déclarations que l'on veut rendre publiques, se souvenant d'avoir connu, lorsque S. E. étoit à Mr. le Duc de Vendôme, un habile homme, qui servoit de Secrétaire à ce Prince, voulut l'attacher à soi, & l'invita de venir en Espagne, avec une lettre de change de dix mille livres qu'il lui adressa. Le Secrétaire accepta le parti, prévoyant sans doute combien ce service lui seroit utile, puisque les premières offres étoient accompagnées d'une si libérale gratification. La tournüre cependant de la lettre ( si elle est de cet habile Secrétaire ) ne paroît pas tout-à-fait heureuse, non plus que celle d'une autre lettre, adressée au nom du même Cardinal à Mr. le Marquis Beretti, Ministre du Roi Philippe auprès des Etats Généraux, pour l'obliger d'employer ses soins à les détourner d'entrer dans l'Alliance formée contre le Roi Catholique, ou les desseins crûs outrez de son Ministre, & cela par des raisons qui ne paroissent pas exposées dans l'une ni dans l'autre avec un artifice trop délicat. Quoiqu'il en soit de ces lettres; la première fut vivement refusée par Mr. Craggs, Secrétaire d'Etat de la Grande Bretagne, au nom du Roi Georges & de la Nation Britani-

tanique ; & la seconde a parû , sans replique ou examen , peut - être parce qu'on n'a pas jugé qu'il y eût fort à craindre qu'elle fit grande impression sur les esprits de ceux à qui on la devoit communiquer. Et en effet , les choses ont eu leur cours , & les Etats se sont déclarez pour la *Quatruple Alliance* , quoi qu'avec les ménagemens qu'on a raporté ailleurs.

Le Cardinal Alberoni voiant les Espagnols un peu remis de leur abattement , fit voir , comme auparavant , la premiere confiance dans la réüssite de ses desseins , pressant tous les jours plus vivement la continuation des aprêts militaires en tous les Ports d'Espagne , & faisant esperer à la Nation , que non - seulement la perte qu'on avoit pû faire devant Siracuse seroit plus qu'abondamment réparée ; mais qu'on auroit une Flotte deux ou trois fois plus nombreuse que celle qui fut surprise & maltraitée par l'Amiral Bing.

En effet , toutes les nouvelles d'Espagne ne continuèrent à parler que d'entrôlemens de Soldats , de marches de Troupes , de fabriques de Vaisseaux dans tous les Ports du Roïaume , & de préparation de Convois , tous destinez pour l'Italie , & *Huelgame Dios*. Où est l'Espagnol qui ne se réveille pas à ce bruit , & qui n'es-  
pere

pere pas des merveilles d'un armement si prodigieux ? L'affaire, selon quelques-uns, & le nœud de la difficulté, est de fournir cette grande & nombreuse Flotte de gens capables d'en faire la manœuvre, gens qui ne se trouvent qu'en bien petit nombre en Espagne, où ce petit nombre est encore nécessaire pour équiper les Galions qui vont en Amérique, & que le Cardinal aura plus de difficulté de trouver, à ce qu'on croit, qu'il ne pense ; il semble qu'il n'a pas lieu d'espérer d'en tirer beaucoup d'Angleterre & d'Hollande, ni même de France, quoiqu'il échappe toujours quelques-uns de tous ces Etats, que le desir de la nouveauté & d'un plus gros profit, que le Cardinal leur a fait promettre, fait aller en Espagne. Mais ce nombre sera-t-il suffisant pour le besoin ? Et a-t-on des moiens de le suplèer par quelqu'autre chose ? Les Rois de Danemark & de Suède sont en Guerre, & ont besoin de leurs Matelots à la Marine ; c'est les transporter en Pais inconnu & en un état ou genre de vie qu'ils jugent indigne de leur noblesse ; outre que ce n'est pas l'affaire de quelques jours, ni même de quelques mois ou années d'y réüssir ; car on n'apprend jamais volontiers ce qu'on n'aime, ni de sçavoir ni de pratiquer.

tiquer. Il faut donc s'attendre sur ce point au sçavoir-faire de Mr. le Cardinal Alberoni, & pousser, comme on dit, le tems à l'épaule: & si, par malheur, les mesures qu'on prendra se trouvent trop courtes, on ne manquera pas de prétextes pour en donner la faute à d'autres.

Il est donc sûr que S. E. n'a pas crû que la Déclaration du Roi Georges & du Parlement de la Grande Bretagne lui dût faire peur, ni l'obliger à suspendre ses armemens ou abandonner ses desseins. Il avoit même deux cordes en même-tems tendues à son arc, pour fraper lui-même & obliger les Anglois à la deffensive dans leur propre Pais, en y suscitant une Guerre. Chacun sçait maintenant que le feu Roi de Suède étoit entré bien avant dans ce projet. Ses Ministres arrêtez; l'un en Angleterre, l'autre en Hollande, n'ont laissé aucun doute de cette entreprise. On n'y impliquoit point alors la Cour d'Espagne, parce que la chose n'étoit point alors assez connue. Cependant ceux qui voioient que le Roi de Suède n'avoit aucun intérêt particulier qui le portât à armer contre l'Angleterre, ni les moiens nécessaires pour soutenir une Guerre offensive, qu'on disoit qu'il entreprenoit pour le seul établissement du Prétendant

sur

sur le Trône de la Grande Bretagne , la Cour d'Espagne s'étant déclarée pour celui-ci , ne doutoient point dès - lors de mettre sur le compte du Cardinal l'armement & les desseins du Roi de Suède , & de croire que c'étoit lui qui fournissoit aux frais de l'entreprise. L'arrêt qu'on a fait de ces deux Ministres , depuis la mort du Roi de Suède , & le Procès qu'on leur fait maintenant sur l'emploi des sommes qu'on sçait qu'ils ont reçu & appliqué à leur avantage particulier , ne manquera pas de donner un entier éclaircissement de ce Ministère.

Ce Ministère semble déjà plus que suffisamment éclairci par l'arrivée publique du Duc d'Ormond en Espagne , quoique le Cardinal , en ordonnant au Ministre du Roi Catholique à la Haïe , d'en donner part aux Etats Généraux , ait donné une autre couleur à cette arrivée , afin de la faire passer pour imprévûë & sans dessein. Il lui ordonne d'assurer ces Messieurs que

„ le Duc aiant demeuré dans le voisinage  
 „ de Paris , dès le mois de Juin , jusqu'à la  
 „ fin d'Octobre , & le Comte de Stairs  
 „ faisant de pressantes instances à Mr. le  
 „ Régent , afin qu'il ne le tolérât plus en  
 „ France , le Duc avoit pris le parti de  
 „ venir en Espagne , où le Roi , *pour ne*

„ pas manquer au droit d'hospitalité ,  
 „ qu'il accuse Mr. le Régent de France  
 „ d'avoir violé en cette occasion , *quoi*  
 „ *qu' Ami & Allié du Roi d' Angleterre* ,  
 „ l'avoit fait arrêter à quarante lieuës de  
 „ la Cour. Et c'est de la *réalité* de cet  
 „ événement dont l'Ambassadeur a ordre  
 „ de faire part aux Etats , afin que S. E.  
 „ s'en puisse servir avec utilité.

Il n'est pas facile de concevoir qu'elle  
 utilité Messieurs les Etats Généraux , ou  
 l'Ambassadeur , pouvoient tirer de cet  
 avis , puisque , supposé que les Etats en-  
 trent à part des avantages ou desavanta-  
 ges de S. M. B. ils n'aprenoient rien qui  
 pût les porter à croire que la Cour d'Es-  
 pagne ne favorisoit ni le Prétendant ni  
 le Duc d'Ormond. On avouë que celui-  
 ci , après avoir fait beaucoup de voia-  
 ges en Italie , en Suède & en France ,  
 obligé à sortir de ce dernier Roïaume ,  
 se recouvre en Espagne , où l'on se fait  
 un mérite d'exercer à son égard les *droits*  
*de l'hospitalité* , ce qui au moins veut  
 dire qu'on l'y considère comme ami , bien  
 loin de donner lieu de croire qu'on ména-  
 ge ou qu'on considère les intérêts du Roi  
 de la Grande Bretagne , de qui ce Sei-  
 gneur s'est déclaré ennemi , & cherche à  
 le détrôner. Il est vrai que dès que les ho-  
 stilités

stilité ont commencé, entre la Grande Bretagne & l'Espagne, on n'est plus obligé d'avoir ces ménagements l'un pour l'autre. Mais à quoi peut servir cet avis, si ce n'étoit pour se faire quelque sorte de mérite ?

Le Duc d'Ormond ne demeura pas long-tems éloigné de la Cour. Il fut appelé & carressé à Madrid, par le Roi & par S. E. & cela avec tant d'éclat, qu'on publia qu'il iroit bien-tôt en Irlande ou en Ecosse y réveiller le zèle des Partisans du Prétendant, qui avoient si mal réussi dans leur première levée de boucliers en ce dernier Roïaume. C'est ce dont avoit menacé le Cardinal, dès avant qu'il y eût aucune déclaration de Guerre entre les deux Roïaumes ; sçavoir, qu'on avoit les moïens d'inquieter le Roi Georges, dans la possession de la Couronne qu'il avoit sur la tête. Ce n'est pas que les Mécontents d'Angleterre aient aucune amitié particuliere, qui les lie au Roi Philippe & à la Couronne d'Espagne, divisez, comme ils sont, en deux Partis, dont l'un fait semblant de souhaiter de voir le fils du Roi Jâques II. sur le Trône de la Grande Bretagne, ils ne cherchent qu'un prétexte pour s'oposer les uns aux autres ; & comme le Ministère present, composé de

Wighs, est opposé à ces Concurrans, ceux-ci se servent du nom & de la Cause du Prétendant, pour en faire le sujet de leur mécontentement, qu'ils font éclater en toute sorte d'occasions. Mais c'est à sçavoir si les Wighs seront aussi faciles à gagner & à desapprouver la Guerre contre l'Espagne, que les Toris se montrèrent prompts l'an 1712. à la finir & à laisser l'Europe dans l'embarras, d'où elle pouvoit alors se tirer & s'assurer d'une Paix constante, vû les moiens qu'elle en avoit en main.

Si on admiroit la politique du Cardinal Alberoni à refuser, tantôt sous un prétexte, tantôt sous l'autre, toutes les propositions d'acommodement que les Courts de Paris & de Londres lui faisoient, on ne fut pas moins étonné, lorsqu'on aprit que le sujet de ces refus étoit l'esperance de voir la France en particulier tellement embarrassée chez soi, qu'elle n'auroit ni la commodité ni le tems de se mêler des affaires d'Espagne. A la vérité on ne sçau-roit nier que ce ne soit une règle de la politique, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, de procurer du travail & de l'occupation chez soi à ceux qu'on ne veut point qu'ils se mêlent dans nos desseins.

On laisse aux Confesseurs à décider si tou-  
res

tes les voies de procurer de l'embarras à ses voisins sont justes. Ce que chacun peut voir, est que ces moiens, qui ne peuvent se mettre en exécution sans répandre beaucoup de sang, ne se présentent pas à l'esprit sans lui causer quelque horreur, & qu'il ne faut point s'étonner si chacun n'en parle pas avec la même approbation. Le Cardinal Alberoni, très-bien instruit de cette règle politique de conduite, en concevant le grand dessein de rétablir la Monarchie d'Espagne, délabrée par la dernière Guerre, avoit prévu les oppositions, premièrement de l'Empereur, comme principal interressé, qu'il faudroit obliger à rendre ce qu'il en avoit en mains, & ensuite des Couronnes de la Grand' Bretagne, des Etats Généraux & de celle de France, qui s'interresseroient en faveur du calme & de la Paix dont l'Europe avoit commencé de jouir. Il avoit fait ce qu'il avoit pû, comme on a dit ailleurs, pour faire durer la Guerre, qui tenoit occupée les forces de l'Empereur aux confins de la Hongrie. Il avoit entrepris la Cause du Prétendant, pour obliger les Anglois à demeurer chez eux, & pour les mettre entr'eux aux prises, & les engager en une Guerre Civile; il y a toute apparence que les Hollandois ne lui faisant point de

peur, il ne s'étoit point mis en peine de leur susciter des ennemis, assurés que l'intérêt de leur commerce les feroit toujours entrer les derniers dans tous les projets des Liges qu'on pourroit former contre lui, & qu'il seroit toujours à temps de les en détacher, par l'offre de conditions plus avantageuses que tout ce qu'ils pourroient esperer dans la continuation de la Guerre.

Il ne sembloit pas facile de trouver des prétextes pour détourner les François de s'oposer à ses vûes. La situation presente de ce Roïaume lui en a fourni, & il n'a eû qu'à fomentier la division des esprits, pour rendre impossible leur concert & leur concours à une Guerre étrangere. Il ne pouvoit tirer aucun prétexte du côté du Roi de France pour lui susciter des broüilleries dans son Roïaume; mais le Régent s'étant trouvé dans la nécessité de faire des Mécontents, en seconçant la cause des Princes du Sang contre les Princes légitimes, & en quelques autres occasions, où il n'a pas crû que l'intérêt de l'Etat pût s'accorder avec l'intérêt de quelques Corps ou particuliers du Roïaume, il a donné lieu à la defunion des esprits; & celle-ci le moien, à ceux qui en ont voulu profiter, de broüiller les affaires. La discussion,

cussion, qui est encore entre le Clergé, au sujet de la dernière Bulle ou *Constitution* du Pape, dont les Partisans se plaignent que le Régent ne respecte pas assez l'autorité, est encore entrée pour nouveau motif de se prévaloir de la dévotion outrée de ceux-ci, pour les lui opposer avec d'autant plus de danger & de moyens de lui nuire, que le haut Clergé en général semble être dans les intérêts du Pape.

La forme de cette opposition aux desseins du Régent de maintenir la Paix, a été un concert ou conspiration de tous les Mécontents contre lui; & le but, celui de lui ôter la Régence, sous prétexte qu'il en abusoit à la ruine du Roïaume. Qu'est-ce qui auroit suivi sa déposition? C'est ce qu'on ne dit pas, quoique dans les lettres interceptées du Prince de Cellamare, il soit parlé de ce cas & de la manière dont on formeroit une nouvelle Régence. Il y est encor parlé d'un *incendie* en tout le Roïaume, qui devoit suivre *le feu mis à la Mine* pour l'allumer, ce qui assurément est affreux, & ne peut s'envisager sans terreur. Tout cela suit assez naturellement une Guerre Civile, où les parties sont fortement irritées l'une contre l'autre. Aussi, dit-on, en une de ces let-

lettres, que *la divine miséricorde pourroit bien apaiser les jalousies & les mécontentemens presens*. Reconnoissance qui assurément ne sert pas beaucoup à justifier ceux qui les ont suscitez ou qui s'y trouvent engagez.

Il faut cependant reconnoître, que, supposé que ces divisions fussent antérieures au dessein d'empêcher que les François ne se mêlassent point des affaires d'Espagne, il n'y a rien dans cette fomentation de leurs mécontentemens, qui ne soit dans l'ordre ou dans les règles de la politique du monde. Il y avoit d'ailleurs un autre sujet d'esperer que les choses n'iroient pas fort loin en matiere d'hostilité, & que le Régent n'emploieroit pas du moins des François contre l'Espagne, la prudence n'approuvant pas de les exposer à la tentation de deserter ou de refuser de combattre contre un Prince du Sang Roïal, tels qu'ils considéreront toujours le Roi Philippe, quelque mésintelligence qu'il y ait entre les deux Nations.

Aussi le Régent, dans le premier Traité qu'il fit avec l'Empereur, en entrant dans la *Quadruple Alliance*, il promettoit de l'argent & quelques Vaisseaux; & ce n'est que par ce dernier, qu'on vient de

de rendre public, que s'agissant de composer une Armée pour combattre, au cas que la Cour de Madrid persiste à vouloir la Guerre, le Régent promet, ainsi que l'Empereur, le Roi de la Grand' Bretagne, & les Etats Généraux 8000. hommes de pied & 4000. chevaux, comme chacun de ses autres Alliez promet de sa part la même quantité de Troupes. On a encore publié postérieurement que s'il en faut venir à l'exécution de la Guerre déclarée, l'Empereur fera passer des Troupes Allemandes en France; & le Régent des François en Italie, au service de l'Empereur; les unes & les autres contre l'Espagne.

Il a paru quelques autres étincelles, qui sembloient ne pas vouloir souffrir qu'on doutât que la Guerre alloit effectivement commencer tout de bon, & que les démonstrations qu'on faisoit de vouloir la Paix n'étoient pas sincères; les pratiques secrètes, pour susciter des broüilleries, ont continué dans les Etats avec l'Empereur & en ceux du Roi T. C. On a arrêté tout nouvellement à Vienne & à Paris des gens, qui tenoient des correspondances dangereuses au repos public; mais, quand on y devoit être trompé, il faut espérer qu'on rétablira l'ordre & la Paix  
par

par tout, & qu'on en goûtera les fruits, avec d'autant de plaisir, que l'incertitude, dans laquelle on a été jusqu'à présent, a causé de chagrin & d'inquiétude.

E I N.







60984 81800



